

La difficile mission des photographes, contraints de garder leurs distances

Les photographes d'«Arcinfo» n'ont pas le choix, ils doivent toujours se rendre sur le terrain. Une nouvelle façon de travailler.

On les appelle les fantassins de la rédaction. En première ligne, les photographes d'«ArcInfo» continuent à aller au front, chaque jour. «Nous sommes sollicités comme d'habitude», raconte Lucas Vuitel. «Cela implique de prendre les précautions d'usage, se désinfecter souvent les mains, respecter les distances, etc.» Cela change forcément leur manière de travailler. «On fait des portraits à distance, en extérieur. Alors que le portrait, on a coutume de dire

que c'est une rencontre entre deux personnes», rappelle David Marchon. «Là, on perd le contact.»

«Moi qui aime bien blaguer et partager des moments de convivialité, ça me change la vie», regrette Christian Galley. «Finis les tapes sur l'épaule et les poignées de main!»

La période joue aussi sur le moral. Maladie, chômage, gens surmenés ou préoccupés... les sujets difficiles s'enchaînent. «On rencontre des gens désespérés, au bord des

larmes. Toute cette détresse que j'emmagasine, cela entraîne une fatigue psychique», constate Lucas.

Les risques du métier

Toute la journée sur le terrain, les photographes sont en outre confrontés au problème de fermeture des bistrot et restaurants. «Si on ne prévoit pas quelque chose à manger le matin... et bien, on ne mange pas!», explique Christian Galley. «Avant, quand on avait une heure à tuer, on allait boire un café.

Aujourd'hui tout est fermé. On reste dans nos voitures.» Ont-ils peur de ne pas pouvoir rester au maximum confiné, comme le recommandent les autorités fédérales? «Ce que je crains le plus, c'est de transmettre le virus à quelqu'un. Je suis jeune, alors j'essaie de ne pas être parano. Mais je ne vois plus mes parents pour éviter tout risque», confie Lucas.

Muriel Antille tente de rester positive. «Je n'ai pas peur, mais je me protège. La prise de risque, cela fait partie du métier de photjournaliste. C'est notre devoir de montrer ce qui se passe. Je me sens concernée.» **SVB**



Pas de répit pour les photographes, ici David Marchon. LUCAS VUITEL

Le risque du «zèle missionnaire»

Les conseils de la spécialiste Aline Robert, pour travailler à distance sans s'épuiser.

Exposés sur le terrain, soumis à une actualité débordante qui ne cesse de changer, les journalistes, comme d'autres professions, sont mis à rude

épreuve depuis le début de la crise du Coronavirus.

«Ce qui me questionne vis-à-vis des journalistes, dans la situation actuelle, c'est le ris-

que de développer un 'zèle missionnaire' et de glisser vers le surengagement, au détriment de ses limites personnelles. Ceci étant renforcé encore par les menaces qui pèsent sur les postes de travail à court ou moyen terme», explique Aline Robert, codirectrice du bureau Conseil & Accompagnement professionnel (CAP) à Neuchâtel. «Les conséquences peuvent être lourdes sur sa propre santé, sur le climat familial, etc.»

D'une manière générale, «le télétravail ne peut pas être la transposition exacte du travail du bureau à la maison». Ce d'autant plus dans cette période de crise où la perte de confort due au manque de matériel adéquat (bureau ergonomique, grand écran) et les charges familiales et éducatives doivent être prises en compte.

«Le travail doit être repensé en tenant compte de ces paramètres. Il est important que l'on dise à chacun: 'Fais ce que tu peux, pas plus, et comme tu peux.'»

Aline Robert recommande de ne pas hésiter à travailler de façon morcelée dans la journée si nécessaire, ou depuis son balcon pour prendre l'air, et de faire davantage de petites pauses, se lever et marcher, toutes les 1h30 au minimum selon la situation. «La qualité du travail ne sera pas péjorée. Bien au contraire.»

Les outils mouchards, mauvaise idée

La question du mode de management se pose, avec le travail à distance. «Il arrive que les collaborateurs soient suspectés de ne pas fournir l'effort demandé si on ne les a pas sous la main pour les surveiller.» Certaines entreprises

peuvent être tentées d'observer leurs employés avec des outils permettant de voir à distance ce qu'ils font sur leur ordinateur, via la connexion internet ou les mouvements de la souris. Une mauvaise idée, pour Aline Robert. «Cela ne tient pas compte des réalités individuelles et ne garantit en rien la qualité et la quantité de travail. Au contraire, cela apparaît comme un manque de confiance et peut avoir des effets négatifs sur l'implication. Certains peuvent se culpabiliser ou se sentir pris en faute s'ils s'éloignent des normes et modes de fonctionnement usuel sur leur lieu de travail. «Il faut veiller à laisser de la liberté et de la créativité dans l'organisation du travail à distance. Car ce qui compte, au final, c'est l'atteinte des objectifs et la réalisation des tâches confiées.» **SVB**



Le télétravail ne peut être la transposition exacte du travail du bureau à la maison.

ALINE ROBERT
CODIRECTRICE DU BUREAU CAP



Quand télétravail rime avec superposition des tâches. KEYSTONE

dans ma propre maison.» Cheffe de la rubrique Sports, Raphaële est une femme de défi. On se souvient qu'elle s'était lancée dans la préparation du marathon de New York, cet automne. Mais là, elle admet qu'il lui arrive de craquer. «Après avoir fini un papier, je me sens très seule et souvent triste de ne pouvoir parler à personne. Comme si ma journée n'avait pas de vraie fin. Je me surprends à lâcher quelques larmes parfois, tellement la situation est contre-nature, contraignante, lourde. A la fin d'une journée, il me manque la dernière ponctuation: celle qui est faite d'échanges avec les collègues, celle qui porte vers le lendemain.»

Certains, sans contraintes familiales, relèvent tout de même les avantages de ce mode confiné. «Pour moi qui subis habituellement le travail en open space, dans un environnement bruyant, pouvoir travailler au calme est très bé-

néfique: meilleure productivité et concentration, moins d'erreurs, réduction de la fatigue en fin de journée», estime Christophe Mirabile.



La durée de mes journées de travail a augmenté, avec l'accroissement des interactions avec nos lecteurs.

CHRISTOPHE MIRABILE
COMMUNITY MANAGER

Le rythme de travail du community manager de la rédaction s'est pourtant intensifié. «La durée de mes journées de travail a augmenté, notamment avec l'accroissement marqué des interactions avec nos lecteurs sur les médias sociaux ou encore par e-mail. Il faut modérer les contenus plus qu'habi-

tuellement, répondre aux nombreuses interrogations, aiguiller les personnes sur des contenus ou sources fiables, publier des galeries photos envoyées par nos fans sur Facebook et Instagram, etc.»

Finis les transports

Au chapitre des avantages, il y a aussi le temps épargné en transport. Mais on perd du même coup le précieux sas de décompression entre le bureau et la maison.

«D'ordinaire, mon sas, c'est ma bagnole. Je mets de la musique et je chante», raconte Anabelle. «Là, je ne sors finalement pas du bureau. Je travaille sur la table de la salle à manger. Si je ne me raisonne pas, je me retrouve à manger sur un coin de table, les yeux rivés sur mon portable. Une chose est sûre: je n'ai jamais autant travaillé qu'en télétravail... Moi qui imaginai que ça pouvait être plus cool, c'est loin d'être le cas...»

COMMENTAIRE

PAR SYLVIE BALMER
JOURNALISTE



Les joies de la vidéoconférence... ou Zoom dans ta vie privée

Tiens, Patrick a arrêté de se raser... Et Vicky, on ne l'avait encore jamais vue en jogging, elle qu'on croise habituellement perchée sur d'impressionnants talons dans les couloirs de la rédaction... Confinement oblige, la vidéoconférence est utilisée au quotidien pour travailler. Mais aussi pour se détendre et retrouver les échanges informels qui prévalaient hier encore dans nos locaux: les journalistes d'«Arcinfo» se réunissent ainsi chaque jour pour une pause dans la «café virtuelle» à 16h30. On essaie de rigoler, de se détendre, comme dans la vraie vie de bureau. Thierry sort sa guitare. Sylvia nous emmène faire un tour dans son jardin. En arrière-plan, on découvre un coin de canapé, des lits d'enfants superposés, du linge en désordre dans la buanderie de... (elle se reconnaîtra), la fille de Raph, le chat d'Anabelle, le bébé de Fred, le plafonnier de la cuisine et le menton de Julian qui n'arrive pas à orienter correctement sa caméra. Des morceaux de nos vies privées qu'on lâche pour se souvenir que même seuls derrière nos machines, on reste des humains. Certains se protègent en utilisant un décor virtuel. Ou participent en prenant soin de débrancher leur webcam. Ils doivent alors assumer leur part de mystère. Leur appartement serait-il en désordre? Traqueraient-ils en pyjama et hirsutes? Si c'est le cas, est-ce que cela affecterait la qualité de leur travail? Pas sûr, mais dans le doute, on se fait beau, on essaie d'effacer les signes de fatigue, d'être gai, de montrer qu'on reste performant, à l'heure où les menaces planent sur les emplois. Parce que tous ces regards qui s'invitent à la maison, c'est sympa, mais ça peut aussi devenir pesant.